*Luc-Olivier d’Algange*

# Le Chant de l'heure la plus claire

*Que savions-nous de l'heure la plus claire ?*

*Elle vivait dans le présent comme une étrangère*

*Et nous frissonnions devant cette menace exaltante.*

*L'Aube et le crépuscule refleurissaient les couleurs*

*et l'heure claire y trouvait sa demeure,*

 *comme dans la nuit*

*ou le grand midi*

*car sa patrie vivait en le secret de toute chose...*

*Les forêts étaient émues à son approche,*

*- et la terre et les abîmes et les oiseaux.*

*Dans nos poitrines, nos coeurs battaient plus fort*

*d'entendre ce langage céleste qui nous délivrait*

*de la tutelle des Titans.*

*Car dans le secret du cœur nous avions gardé le souci de l'immortalité*

*et l'espérance de l'éther silencieux.*

*Et cette espérance*

*nous ennoblissait dans l'approche des prairies désirées*

*où veille la jeune raison d'être*

*de toute chose graciée et souveraine.*

*A cette heure,*

*nous devions notre destinée, notre véritable prière*

*qu'ignorent les rites et les religions*

*tels qu'ils s'assombrissent*

*dans l'irréversible histoire du monde*

*- en apparence ! Mais n'était-ce point*

*contre toutes les apparences, que l'heure la plus claire*

*nous sauvait ?*

*Et nous retrouvions en elle*

*toutes les splendeurs perdues de la nuit des temps,*

*scintillement d'éternité*

*à la crête des vagues*

*regards sombres et brillants*

*de la jeune amante.*

*Que le monde soit remercié,- et Dieu !*

*de nous avoir privilégié de cette haute sagesse lumineuse,*

*flamme dansante,*

*qui fut notre prière et notre mémoire,*

*alors que la pénombre gagnait l'histoire*

*et ses détresses !*

*En moi si vaste est le sentiment de la gratitude*

*qu'un chant seul en peut témoigner... Lueurs*

*matinales, destins, rivages,*

*divinités impressenties,*

*naissent de mes phrases qui vont à la rencontre*

*de l'Heure*

*entre toutes*

*la plus claire.*

*Et pourtant,*

*nous avions le pressentiment du sans-fond,*

*des nuées*

*et de l'émerveillement de la lumière.*

*Une vaste incertitude dominait le monde*

*mais au-delà du regard, nous pressentions la ressemblance*

*et l'humilité*

*longtemps étrangère*

*s'éveillait en notre âme à une force plus haute.*

*Sans doute la fallait-il nommer Joie*

*oeuvrant à son accroissement*

*dans l'empire dont elle servait le mystérieux dessein.*

*L'être du monde,*

*sa vision*

*précédait notre route,*

*car nous longions la périlleuse galerie des souffles*

*vers cette vérité de la mémoire et de la vie*

*alors que la sainte unité tombait*

*avec le ressouvenir du plus haut vol*

*sur la terre aimée*

*où tout ce qui fut au monde renaît*

*et même ce regret*

*que le bonheur épuise dans l'étourdissement*

*d'une destinée à nulle autre pareille. J'accepte*

*d'en témoigner.*

*Etait-ce le silence des augures, ou le vent du large*

*favorisant nos efforts*

*vers cette ivresse brûlante ?*

*Autour de nous s'accomplissait le miracle d'azur*

*et sa perfection chantait la permanence*

*des couleurs et des saisons.*

*Telles étaient en nous les preuves*

*de la profusion du bonheur,*

*notre privilège.*

*Les heures sont lentes en le triomphe du plus grand amour*

*et le génie enclos en toute chose avivait*

*notre reconnaissance*

*comme une terrasse illuminée, peuplée de silhouettes gracieuses*

*face à la mer devineresse,*

*dans cette plus profonde nuit où nous fûmes saisis*

*par la gloire secrète du Songe...*

*Car nous fûmes saisis,*

*et transportés*

*dans une sérénité que d'autres eussent confondus avec la tristesse*

*tant elle faisait trembler en nous des feuillages inconnus*

*où passait*

*comme un apaisement paradoxal*

*les révélations fraîches de l'air...*

*Alors le Temps*

*se divisait*

*en deux parts égales*

*que nous partagions en sacrifice*

*entre le désir de vaincre*

*et la peur de mourir.*

*Est-il un songe de plus belle envergure*

*que cette maîtrise inventive*

*et ce consentement au sacre de l'Instant ?*

*Quel futur désolé délaisse*

*l'accomplissement adoré alors*

*qu'ici même une étoile nous guide,-*

*et même dans les exaltations vermeilles,*

*assourdies*

*de l'automne, à travers cette insouciance caressante qui habite l'âme*

*de ceux qui se redisent en eux-mêmes: " Ne vous souciez pas*

*du lendemain"... J'étais*

*depuis ma fougueuse jeunesse*

*amoureux de cette connaissance,*

*en cette inquiétude créatrice*

*où le monde tumultueux se reposait en nous.*

*C'était l'Idée,- l'ardente vision !-*

*de parcourir le monde*

*alors même que notre sentiment d'être*

*disparaissait dans la hauteur.*

*Quel poète, loin déjà sur la sente périlleuse qui l'éloigne de ses semblables*

*n'eut cette certitude*

*de n'être plus*

*l'auteur de son Chant ?*

*Mais nul autre*

*ne fut aussi proche de son unificence*

*qu'à cet instant*

*où seul*

*il pouvait dire cette vérité*

*qui authentifie son destin et le dépasse.*

*Jamais il ne fut aussi bien lui-même*

*et avec tant de beauté et d'intensité que dans le coeur*

*de la seconde salvatrice qui l'arrache à lui-même.*

*Par sa bouche alors parlent les dieux.*

*Car je fus le témoin de ce mystère,*

*j'accepte d'en témoigner. Ainsi*

*passe la flamme*

*de mains en mains, invisible*

*dans le grand jour qui la dissimule.*